

Collection La Poésie inévitable

### Les Couleurs de la Nuit

CONTEMPLER les couleurs des ténèbres... Tes yeux  
Sauront, mieux que les miens, interpréter les cieux.

J'ai vu le violet des nuits graves et douces,  
Le vert des nuits de paix, la flamme des nuits rousses.

J'ai vu s'épanouir, rose comme une fleur,  
La lune qui sourit aux rêves sans douleur.

J'ai vu s'hypnotiser, à des milliers de lieues,  
La méditation subtile des nuits bleues.

En écoutant pleurer les hiboux à l'essor  
Mystérieux, j'ai vu ruisseler les nuits d'or.

Pauline M. Tarn

*Publiée initialement en 1907, l'anthologie personnelle de Pauline Tarn, alias Renée Vivien, présente une admirable synthèse de son écriture poétique, à laquelle Victor Flori nous invite dans une nouvelle édition annotée et préfacée de ses Chansons pour mon Ombre.*

ISSN : 1969-5977  
ISBN : 978-2-917649-29-9

4,50 €

# Pauline M. Tarn

## CHANSONS POUR MON OMBRE



Collection La Poésie inévitable

**Pauline M.Tarn**

**CHANSONS  
POUR MON OMBRE**

édition critique de Victor Flori



**Le livre unique**

# PRÉFACE

**E**n 1907 paraît aux éditions Alphonse Lemerre *Chansons pour mon ombre* de Pauline M. Tarn, nom authentique de la poétesse désormais célèbre sous le pseudonyme de Renée Vivien. Pour la première fois, l'auteur de *Brumes de Fjords* et de *Cendres et poussières* signe un ouvrage de son nom véritable. Il s'agit d'une anthologie de poèmes puisés dans ses précédents ouvrages et légèrement remaniés. On peut s'interroger sur les motifs qui la conduisent à donner au public son identité réelle pour présenter l'ensemble de son œuvre à travers ce choix poétique : volonté de se débarrasser d'un masque devenu pesant ? de rendre hommage à son père décédé quelques années plus tôt et auquel elle restera toujours attachée ? d'affirmer ses origines britanniques ou de dérouter une nouvelle fois les critiques ? Sans explication de sa part, on est contraint à formuler des hypothèses pour comprendre tout le sens de ce recueil.

Pauline Mary Tarn a utilisé différents pseudonymes tout au long de sa brève carrière littéraire. Elle est connue sous celui de Renée Vivien dont les sonorités évoquent une renaissance, un appel à la vie, et deux personnages légendaires : le chevalier Vivien, et surtout la fée Viviane à qui est consacrée un poème présenté dans les *Chansons pour mon ombre* et qu'on peut lire comme une explication de cette première signature.

Pauline Tarn utilisera aussi celle de Paule Riversdale qui, comme le montre Marie-Ange Batholomot Bessou<sup>1</sup>, évoque la région d'origine de son père dans le Yorkshire ; et encore Hélène de Zuylen de Nyevelt de Haar, nom de son amie qu'elle rencontre en 1901.

L'utilisation de pseudonyme est certes très courante chez les écrivains, mais il est rare qu'ils en utilisent autant ! On voit ainsi Pauline Tarn prendre plusieurs visages, comme pour mieux échapper aux préjugés qui l'enferment dans une identité, un stéréotype, et affirmer sa liberté.

Pourquoi rééditer aujourd'hui une anthologie d'œuvres poétiques déjà présentes dans d'autres recueils consacrés à Renée Vivien ? Plusieurs motifs nous ont guidés. Tout d'abord, cette anthologie, constituée par l'auteur elle-même, est révélatrice de choix qui décident de mettre en avant tel ou tel poème et dans tel ordre plutôt que d'autres. Choix littéraires s'il en est et dont l'importance est renforcée par le fait que l'ouvrage porte son identité réelle.

D'autre part, alors que son œuvre a été longtemps dénigrée au XX<sup>e</sup> siècle, les préjugés s'effondrent peu à peu et on en vient à reconnaître toute son importance. En dépit d'une homosexualité qu'on a toujours préféré taire, d'un féminisme qui dérange les habitudes masculines, Pauline Tarn, ou plutôt Renée Vivien, s'impose aujourd'hui comme un écrivain majeur de la Belle époque.

Or, les éditions récentes de son œuvre poétique méconnaissent les recueils signés des noms de Pauline Tarn ou de Paule Riversdale. Il y a là quelque chose d'étonnant. En effet, dans le

recueil *Chansons pour mon ombre*, plusieurs poèmes sont assez profondément remaniés et trouvent ici la forme définitive qu'a voulu leur donner la poétesse deux ans seulement avant sa disparition, le 18 novembre 1909. C'est le cas par exemple de « Ton Âme » publié initialement dans *Cendres et poussières* dont la dernière strophe :

Ton âme est la fraîcheur, ton âme est la rosée,  
Ton âme est ce regard bienveillant du matin  
Qui ranime d'un mot l'espérance brisée...  
Ton âme est la pitié finale du destin.

devient :

Ton Âme est la fraîcheur, ton Âme est la rosée...  
Sa très douce pitié console du destin  
Et ranime d'un mot l'espérance brisée...  
Ton Âme est le sourire au regard du matin...

Il ne s'agit pas de comparer les qualités de l'une et l'autre, force est de constater cependant que la deuxième version enrichit le sens et la portée de ces vers. Mais l'intérêt de *Chansons pour mon ombre* ne réside pas seulement dans ses nombreuses variantes, le recueil offre aussi un aperçu éblouissant de l'œuvre de Pauline Tarn et révèle les principaux éléments de son esthétique.

Le titre même de l'anthologie présente ses poèmes comme des *chansons* et situe sa démarche dans la lignée des aèdes, ou des scaldes nordiques, dont les œuvres étaient destinées à être chantées. Pauline Tarn inscrit ainsi son écriture poétique dans une tradition ancienne qui nourrit son inspiration. La dimension musicale des chansons apparaît également dans leur versification toujours régulière et rimée. Mais qu'il s'agisse d'octosyllabes ou d'alexandrins, elle ne se limite pas à une

1. *L'Imaginaire du féminin dans l'œuvre de Renée Vivien*, éditions des Presses universitaires Blaise Pascal, Clermont-Ferrand, 2004, page 72.

forme fixe particulière, on rencontre certes quelques sonnets, mais aussi bien d'autres structures, en particulier des poèmes composés d'une succession de distiques.

Quant à la seconde partie du titre, *l'ombre*, à laquelle sont destinées les chansons, Pauline Tarn joue de la polysémie du terme. C'est d'abord la silhouette même de la poétesse qui insiste sur sa finesse et qui la suit, « comme un remords », mais on doit aussi comprendre le mot dans son deuxième sens de *fantôme* ou *esprit*. Elle peut alors évoquer le souvenir d'êtres aimés, comme Violette Shillito dans le poème « Let the Dead bury their Dead » qu'elle a connue dans les années 1890, mais aussi le fantôme de l'écrivain elle-même dans « Qu'une vague l'emporte », ou encore l'être dont on distingue à peine la silhouette et auquel renvoie son pseudonyme dans le poème « Viviane », ou tout simplement la mort qui apparaît à plusieurs reprises. Celle-ci est très présente dans l'ensemble du recueil, mais alors qu'elle était liée à une forme de morbidité dans *Du Vert au Violet*, elle est plutôt associée ici au souvenir, à un certain apaisement qui rappelle cette maxime de Louise Ackermann :

Si Dieu existe, je ne voudrais point être à sa place.  
Ne pas pouvoir cesser d'être, quel supplice !

Chez les deux femmes, la mort n'est pas l'absence, les larmes du deuil, mais plutôt un appel au souvenir et le signe d'un apaisement. Ainsi dans *Chansons pour mon ombre*, ce ne sont pas la peur et l'obscurité des ténèbres qui dominent, mais au contraire les nuances colorées de l'aurore et du crépuscule, comme dans cette strophe extraite des « Couleurs de la nuit » :

J'ai vu le violet des nuits graves et douces,  
Le vert des nuits de paix, la flamme des nuits rousses.

On retrouve dans l'anthologie de Pauline Tarn, tout ce qui fait l'originalité de son œuvre : la musicalité, l'attention aux souvenirs, toutes les nuances de couleurs et de parfums de fleurs, une grande présence des mythologies grecque et nordique, la mémoire de Sapho... la recherche de la grâce, d'un infini poétique qu'elle rencontrera deux ans plus tard en mourant prématurément à l'âge de trente-deux ans, d'une anorexie mêlée d'alcoolisme, pour laisser dans notre histoire le souvenir d'une éternelle jeunesse à jamais inassouvie.

*Victor Flori*

# À MON OMBRE

**D**ROITE et longue comme un cyprès,  
Mon ombre suit, à pas de louve,  
Mes pas que l'aube désapprouve.  
Mon ombre marche, à pas de louve,  
Droite et longue comme un cyprès.

Elle me suit, comme un reproche...  
– Malaise des mauvais matins,  
Qui se courbe sous les destins,  
Se ressouvient et se rapproche !... –  
À travers les mauvais matins,  
L'ombre me suit, comme un reproche...

Mon ombre suit, comme un remords,  
La trace de mes pas d'ermite,  
De mes pas dont la crainte hésite,  
Vers l'allée où gîtent les Morts...  
Mon ombre suit mes pas d'ermite,  
Implacable comme un remords...

# LET THE DEAD BURY THEIR DEAD<sup>1</sup>

**V**OICI la nuit : je vais ensevelir mes morts,  
Les songes, les désirs, les douceurs, les remords,  
Tout le passé... Je vais ensevelir mes morts.

J'enfouirai, parmi les sombres violettes,  
Ton visage d'amie aux tendresses muettes,  
Ô toi qui dors parmi les sombres violettes !

Et je pleurerai l'astre éteint de ton regard...  
Dans l'effort de la vie et les heurts du hasard,  
Je pleurerai l'étoile éteinte d'un regard...

Je couvrirai d'encens, de roses et de roses,  
La pâle chevelure et les paupières closes  
D'un amour dont l'ardeur mourut parmi les roses...

Je sentirai monter vers moi l'odeur des morts,  
Abolissant en moi les craintes, les remords,  
Et m'apportant l'esprit indifférent des morts.

1. Titre en anglais : « Laissons les morts enterrer leurs morts. »

Je trouverai, sous les grappes de violettes,  
 Les sanglots apaisés et les larmes muettes,  
 Sous les fleurs de la mort, les sombres violettes...

Déjà se rassérène au fond de mon regard  
 L'éternel crépuscule au sourire blafard :  
 Les couleurs cesseront d'offenser mon regard.

J'emporterai là-bas le souvenir des roses,  
 Et l'on effeuillera sur mes paupières closes  
 Les lilas et les lys, les roses et les roses...

## LA CONQUE

**P**ASSANT, je me souviens du crépuscule vert  
 Où glissent lentement les ombres sous-marines,  
 Où les algues, offrant leur calice entr'ouvert,  
 Étreignent de leurs bras fluides les ruines  
 Des vaisseaux, autrefois pesants d'ivoire et d'or..  
 Je me souviens du soir où la nacre s'irise,  
 Où dorment les anneaux, étincelants encor,  
 Que donnaient à la mer ses époux de Venise..  
 Passant, je me souviens du curieux travail  
 Des éternels jardins qui gardent, virginales,  
 La fleur de nacre fraîche et la fleur du corail,  
 Dont les profonds remous avivent les pétales,  
 Rose animale et rouge éclore dans la nuit..  
 Je me souviens d'avoir bu l'odeur de la brume  
 Et d'avoir contemplé le sillage qui fuit  
 En laissant sur les flots une neige d'écume..  
 Je me souviens d'avoir vu, sur l'azur changeant  
 Des vagues, reflourir les astres du phosphore.  
 Mon lit frileux était le doux sable d'argent..  
 Je me souviens d'avoir frôlé le madrépore<sup>1</sup>  
 En ses palais... d'avoir vu des lambeaux empreints  
 De sel, qui furent des bannières déployées..  
 D'avoir pleuré les yeux et les cheveux éteints

1. Polype de mer chaude dont les formes évoquent des fleurs.

Et les membres meurtris des amantes noyées...  
J'ai connu les frissons de leur baiser amer...  
Dans mon cœur chante encor la musique illusoire  
De l'Océan... Je garde en ma frêle mémoire  
Le murmure et l'haleine et l'âme de la mer.

## LASSITUDE

**J**E dormirai ce soir d'un large et doux sommeil...  
Fermez les lourds rideaux, tenez les portes closes.  
Surtout, ne laissez pas pénétrer le soleil,  
Laissez autour de moi le soir trempé de roses.

Posez, sur la blancheur d'un oreiller profond,  
De ces fleurs sans éclat et dont l'odeur obsède...  
Posez-les dans mes mains, sur mon cœur, sur mon front,  
Les fleurs frêles au souffle adorablement tiède.

Et je dirai très bas : « Rien de moi n'est resté...  
Mon âme enfin repose... Ayez donc pitié d'elle...  
Qu'elle puisse dormir toute une éternité... »  
Je dormirai, ce soir, de la mort la plus belle.

– Que s'effeuillent les fleurs, tubéreuses et lys,  
Et que sombre et s'éteigne, au seuil des portes closes,  
L'écho pâle et lointain des sanglots de jadis...  
Ah ! le soir infini ! le soir trempé de roses !...

# DEVANT LA MORT

LS me disent, tandis que je sanglote encore :  
« Dans l'ombre du sépulcre où sa grâce pâlit  
Elle aspire la paix passagère du lit,  
Les ténèbres au front, et dans les yeux l'aurore.

« Elle aura la splendeur de l'Esprit délivré,  
Rêve, haleine, musique, essor, parfum, lumière...  
Le cercueil ne la peut contenir tout entière,  
Ni le sol, de chair morte et de pleurs enivré.

« Le cierge aux larmes d'or, le vol las du cantique,  
Les lys fanés, ne sont qu'un symbole menteur :  
Dans une aube d'avril qui vient avec lenteur,  
Elle reflourira, violette mystique... »

– Et j'écoute, parmi les temples de la mort.  
Je sens monter vers moi la chaleur de la terre,  
Dont l'accablante odeur recèle le mystère  
Du sanglot qui se tait et du rayon qui dort...

J'écoute, mais le vent des espaces emporte  
L'audacieux espoir des infinis sereins...  
Elle ne sera plus dans l'heure que j'étreins,  
L'heure unique et certaine, et moi, je la crois morte.

La nuit, dont la langueur ne craint plus le soleil,  
L'enveloppant du bleu féérique de ses voiles,  
Éteint jusqu'aux lueurs lointaines des étoiles,  
Et le vin des pavots lui verse le sommeil.

Ô Morte que j'aimais, ô Pâleur étendue  
Dans l'immobilité des néants noirs et froids,  
Je n'ose t'apporter que les fleurs d'autrefois  
Et mes sanglots païens sur ta beauté perdue...

## WATER LILIES<sup>1</sup>

**P** ARMI les ondoiements et les éclairs douteux,  
Les langoureux lys d'eau lèvent leur front laiteux.

La rivière aux flots lourds berce leur somnolence...  
Ce sont d'étranges fleurs de mort et de silence.

Leur fraîcheur refroidit les flammes du soleil,  
Et leur souffle répand une odeur de sommeil.

Ce sont des fleurs de mort et de mélancolie ;  
Elles ont caressé les bras nus d'Ophélie<sup>2</sup>.

Elles aiment le saule et les roseaux, le bruit  
Des feuillages, les soirs d'émeraude et la nuit.

L'accablante splendeur du jour les importune :  
Elles dorment sur l'eau, pâles comme la lune.

Aucun souffle d'amour n'atteint leur pureté.  
Elles furent jadis les lotus du Léthé<sup>3</sup>.

1. *Néuphar* en anglais.

2. Héroïne de la pièce d'*Hamlet*, amoureuse du héros éponyme, et qui meurt noyée après que celui-ci a tué son père, Polonius.

3. Dans la mythologie grecque, nom d'un fleuve ou d'une plaine des Enfers qu'on appelle aussi parfois Oubli.

Perséphoné<sup>4</sup>, tressant des couronnes de rêve,  
Les cueillit, quand ses pas errèrent sur la grève

Des morts, où les reflets plus beaux que les couleurs,  
Et les échos plus doux que les sons, où les fleurs

Sans parfum, sont tissés dans la trame du songe,  
Où l'ivresse qui sourd des pavots se prolonge...

Et les lys ont gardé le pieux souvenir  
Du pays tiède où tous les chocs vont s'amortir,

De la Déesse aux yeux de crépuscule tendre,  
Dénouant ses cheveux de poussière et de cendre.

4. Déesse des Enfers dans la mythologie grecque, Perséphone est la fille de Zeus et de Déméter. Pauline Tarn écrit son nom selon la prononciation grecque.

# Toi, NOTRE PÈRE ODIN<sup>1</sup>

**L**E vent d'hiver s'élançait, audacieux et fort,  
Ainsi que les Vikings<sup>2</sup>, en leurs nobles colères.  
La tempête a soufflé sur les pins séculaires,  
Et les flots ont bondi... Venez, mes Dieux du Nord !

Vos yeux ont le reflet des lames boréales<sup>3</sup>,  
Les abîmes vous sont de faciles chemins,  
Et vous êtes grands et sveltes comme les pins,  
Ô maîtres des cieux froids et des races loyales !

Mes Dieux du Nord, hardis et blonds, réveillez-vous  
De votre long sommeil dans les neiges hautaines,  
Et faites retentir vos appels sur les plaines  
Où se prolonge au soir le hurlement des loups.

Venez, mes Dieux du Nord, aux faces aguerries,  
Toi, notre père Odin, toi dont les cheveux d'or,

1. Dans la mythologie nordique, Odin, dont le nom signifie *fureur*, est le dieu de la guerre, de l'écriture et de la poésie.

2. Durant le Haut Moyen Âge, les Vikings sont des navigateurs scandinaves qui pratiquent le commerce de marchandises, auxquels la tradition prête une certaine brutalité à l'égard des autres populations.

3. Situées à l'extrême nord de la planète.

Freya<sup>4</sup>, sont pleins d'odeurs, et toi, valeureux Thor<sup>5</sup>,  
Toi, Fricka<sup>6</sup> volontaire, et vous, mes Valkyries<sup>7</sup> !

Écoutez-moi, mes Dieux, pareils aux clairs matins :  
Je suis la fille de vos Skaldes<sup>8</sup> vénérables,  
De ceux qui vous louaient, debout auprès des tables  
Où les héros buvaient l'hydromel<sup>9</sup> des festins.

Venez, mes Dieux puissants, car notre hiver est proche,  
Nous allons rire avec les joyeux ouragans,  
Nous abattons le chêne épargné par les ans,  
Et les monts tremblent jusqu'en leur cœur de roche.

Nous poserons nos pieds triomphants sur les mers,  
Nous nous réjouirons de la danse des vagues ;  
Pour nous s'animeront les brumes, formes vagues,  
Et pour nous brilleront les sillons de l'éclair.

Les mouettes crieront vers nous et vers l'orage  
Que nous apporterons dans le creux de nos mains...  
Or voici qu'on entend les combats surhumains  
Et le cri des vaincus sur le blême rivage.

Voici, mes Dieux, que vous riez comme autrefois  
Et que l'aigle tournoie au-dessus de son aire.  
Nous avons déchaîné la meute du tonnerre,  
Et les falaises ont reconnu notre voix.

4. Freya appartient à la famille des dieux nordiques nommés Vanes qui sont associés à la fécondité et à la fertilité. Grande magicienne et souveraine des morts, elle est aussi la déesse de l'amour et de la volupté.

5. Dans la mythologie nordique, Thor est le dieu du tonnerre et de la pluie.

6. Parmi les dieux nordiques, Fricka, ou Frigga, est l'épouse d'Odin.

7. Les Valkyries, ou Walkyries, sont des divinités féminines qui servent les festins des dieux. Elles participent aux combats en cas de guerre et sont leurs messagères.

8. Nom donné aux anciens poètes scandinaves.

9. Boisson composée d'eau et de miel.

L'espace écoutera nos farouches musiques  
Et les cieus révoltés ploieront sous notre effort...  
Venez à moi qui vous attends, mes Dieux du Nord !  
Je suis la fille de vos Skaldes héroïques...

# TON ÂME

**T**ON Âme, c'est la chose exquise et parfumée  
Qui s'ouvre avec lenteur, en silence, en tremblant,  
Et qui, pleine d'amour, s'étonne d'être aimée...  
Ton Âme, c'est le lys, le lys divin et blanc.

Comme un souffle des bois où sont les violettes,  
Ton souffle vient frôler le front du désespoir,  
Et l'on apprend de toi les bravoures muettes...  
Ton Âme est le poème, et le chant, et le soir.

Ton Âme est la fraîcheur, ton Âme est la rosée...  
Sa très douce pitié console du destin  
Et ranime d'un mot l'espérance brisée...  
Ton Âme est le sourire au regard du matin...

# LES CYGNES SAUVAGES

## CHANSON NORVÉGIENNE

CHEUR

**C**OMME un vol de cygnes sauvages,  
Battements d'ailes vers le Nord,  
Passe le vol des blancs nuages,  
Chassés par la bise qui mord.

RÉCIT

Viens, nous respirerons les parfums de la neige.  
Les brumes auront le bleu de tes regards froids.  
Tes cheveux sont la nuit des sapins, et ta voix  
Est l'écho des sommets que la tempête assiège.

CHEUR

*Comme un vol de cygnes sauvages,  
Battements d'ailes vers le Nord,  
Passe le vol des blancs nuages,  
Chassés par la bise qui mord.*

## RÉCIT

Les yeux lointains des loups guetteront ton sommeil.  
 Le vent victorieux et la mer magnanime  
 Rafraîchiront ton front où l'espoir se ranime :  
 Tu te réjouiras de la mort du soleil.

## CHŒUR

*Comme un vol de cygnes sauvages,  
 Battements d'ailes vers le Nord,  
 Passe le vol des blancs nuages,  
 Chassés par la bise qui mord.*

## RÉCIT

Viens, l'écho des sommets que la tempête assiège  
 Vibre dans la candeur farouche de ta voix...  
 Viens, nous effeuillerons les rires d'autrefois,  
 Viens, nous respirerons les parfums de la neige.

## CHŒUR

*Comme un vol de cygnes sauvages,  
 Battements d'ailes vers le Nord,  
 Passe le vol des blancs nuages,  
 Chassés par la bise qui mord.*

## RÉCIT

À travers une nuit plus sainte que la mort,  
 Tu glisses pâlement, tel un cygne sauvage,  
 Ô Svanhild ! et l'on voit sur ton profond visage  
 L'héroïque blancheur des Neiges et du Nord.

## CHŒUR

*Je prendrai, comme les nuages  
 Chassés par la bise qui mord,  
 Et comme les cygnes sauvages,  
 Mon élan vers le ciel du Nord.*

# LES EMMURÉS

L'OMBRE étouffe le rire étroit des Emmurés  
L'illusoire appel s'étrangle dans la nuit.  
Leur front implore en vain la brise qui s'enfuit  
Vers l'Ouest, où les mers sommeillent, azurées.

Leur cécité profonde ignore les marées  
Des couleurs, les reflux de la fleur et du fruit ;  
Leur surdité n'a plus le souvenir du bruit,  
Et la soif a noirci leurs lèvres altérées.

Leur chair ne blondit point sous l'ambre des soleils,  
Lourde comme la pierre aux éternels sommeils  
Que la neige console et que frôlent les brises.

S'éteignant dans l'oubli du silence vainqueur,  
Leur mort vivante a pris des attitudes grises...  
La rouille des lichens a dévoré leur cœur.

# LA MORT D'UNE BACCHANTE

**N**OUS ne tisserons plus les graves violettes...  
Nous ferons retentir le paktis<sup>1</sup> vaste et doux  
À travers les forêts et les plaines muettes,  
Et nous arracherons le feuillage aux tons roux...  
– Ô compagnes, la voix large des lyres chante  
La mort d'une Bacchante.

La solitude a moins de regrets que l'amour,  
Et le sanglot est moins déchirant que le rire...  
Nous mêlerons nos bras jusqu'au déclin du jour,  
Et nous parfumerons de roses et de myrrhe<sup>2</sup>  
Nos corps, où brûlera, comme un ferment divin,  
La colère du vin.

Contemple sur ton seuil de pierre, ô sombre proie  
De l'Hadès<sup>3</sup> et du Styx<sup>4</sup>, ô silence, ô paleur !  
Notre douleur, pareille aux éclats de la joie,

1. Instrument de musique de l'Antiquité grecque, sorte de lyre comportant de nombreuses cordes.
2. Résine aromatique du balsamier, arbre des régions chaudes.
3. Dans la mythologie grecque, vaste caverne à l'intérieur de la terre où règnent les dieux des Enfers.
4. Fleuve des Enfers dont les eaux sont noires et glacées.

Notre joie aux yeux fous, pareille à la douleur, –  
Car la foule, cueillant la fleur des vignes, chante  
La mort d'une Bacchante.

Nous t'envelopperons de lumière et de bruit.  
Plus tard, nous couperons nos cheveux de prêtresses,  
Dorés comme la lune, épais comme la nuit ;  
Ardents comme le soir, imprégnés de caresses ;  
Plus tard, nous éteindrons la lueur du flambeau  
Sur ton calme tombeau.

Et nous te laisserons à l'ombre pacifique...  
Jadis ta lassitude envia le sommeil  
Du faune<sup>5</sup> et du satyre<sup>6</sup> accablés de musique,  
Rassasiés de fruits et repus de soleil.  
– Compagnes, écoutez la pleureuse qui chante  
La mort d'une Bacchante.

4. Divinité masculine mineure de la mythologie romaine.

5. Démon champêtre et forestier qui correspond au faune dans la mythologie grecque.

## LE BLOC DE MARBRE

**J**E dormais dans le flanc massif de la montagne...  
Ses tiédeurs m'enivraient. Au près de mon sommeil  
Sourdait l'ardent effort des fleurs vers le soleil.  
Rien ne troublait la paix large de la montagne.

Je dormais. Je semblais un astre dans la nuit,  
Et l'ondoyant avril que l'amour accompagne  
Tremblait divinement sur l'or de la campagne,  
Sans rompre mon attente obscure dans la nuit.

Blancheur inviolée au fond de l'ombre éteinte,  
J'ignorais le frisson du nuage, et le bruit  
Des branches et des blés sous le vent qui s'enfuit  
En sifflant... Je dormais au fond de l'ombre éteinte,

Lorsque tu m'arrachas mon calme éternel,  
Ô mon maître ! ô bourreau dont je porte l'empreinte !  
Dans la douleur et dans l'effroi de ton étreinte,  
Je vécus, je perdis le repos éternel...

Je devins la Statue au front las, et la foule  
Insulte d'un regard imbécile et cruel  
Ma froide identité sans geste et sans appel,  
Pâturée du regard passager de la foule.

Et je suis la victime orgueilleuse du temps,  
 Car je souffre au delà de l'heure qui s'écoule.  
 Mon angoisse domine altièrement la houle  
 Gémissante qui meurt dans l'infini du temps.

Je te hais, créateur dont la pensée austère  
 A fait jaillir mon corps en de fiévreux instants,  
 Et dont je garde au cœur les rêves sanglotants...  
 Je connais les douleurs profondes de la terre,

Moi qui suis la victime orgueilleuse du temps.

## VERS LES SIRÈNES<sup>1</sup>

**V**ous craignez le désir, ô compagnons d'Ulysse<sup>2</sup> !  
 Aveugles et muets, l'âme close au péril  
 De la voix qui ruisselle et du rire subtil,  
 Vous rêvez des foyers qui recueillent l'exil  
 Aux pieds lassés. Moi seul ! ô compagnons d'Ulysse,  
 Moi seul ai dédaigné la fraude et l'artifice,  
 Moi seul ose l'amour et le divin péril.

Dénouant leurs cheveux fluides, les Sirènes,  
 Ceintes de la langueur et du regret des morts,  
 S'approchent, un reflet de perles sur leurs corps.  
 Elles chantent... Leur voix se mêle aux clairs accords  
 Des vagues et du vent... J'entrevois les Sirènes...  
 Elles chantent l'amour qui corrode les veines  
 Comme un venin, et fait pleurer les yeux des morts...

1. Les sirènes sont des créatures hybrides que l'on rencontre dans les mythologies grecque et scandinave. Les premières sirènes sont représentées avec un visage de femme et un corps d'oiseau, ce n'est qu'à partir du Moyen Âge qu'on leur attribue une queue de poisson. Dans la mythologie grecque, les sirènes sont des musiciennes de grand talent ; quand elles sont trois, une joue de la lyre, une autre de la flûte et la troisième chante. Elles séduisent les navigateurs par leur chant au point de leur faire perdre le sens de l'orientation et d'amener leur embarcation à échouer sur des récifs.  
 2. Personnage d'Homère dont *L'Odyssée* raconte le retour vers Ithaque pendant lequel son navire croise des Sirènes. Il protège son équipage de leurs chants en lui demandant de se boucher les oreilles.

Ô lâches compagnons d'Ulysse ! Pour une heure  
Je donne l'existence humaine ! Pour un chant  
Vaguement répété par la mer au couchant,  
Pour un visage à peine entrevu, se penchant  
Sur le miroir brisé des ondes, – pour une heure,  
J'accepte le silence où le néant demeure,  
Le silence où périt la mémoire du chant...

## VIVIANE

**U**NE odeur fraîche, un bruit de musique étouffée  
Sous les feuilles, et c'est Viviane<sup>1</sup> la fée.

Elle imite, cachée en un fouillis de fleurs,  
Le rire suraigu des oiseaux persifleurs.

Souveraine fantasque, elle s'attarde et rôde  
Dans la forêt, comme en un palais d'émeraude.

L'eau qui miroite a la couleur de son regard.  
Elle se voile des dentelles du brouillard.

Parfois, une langueur monte de l'herbe et plane :  
Les violettes ont salué Viviane.

Sa robe a des lueurs de perles et d'argent,  
Son front est variable et son cœur est changeant.

Son pouvoir féminin s'insinue à la brune :  
Elle devient irrésistible au clair de lune.

1. Personnage de fée de la légende arthurienne, initiée à la magie par l'enchanteur Merlin qui cède à son charme.

Des pâtres ont cru voir, de leurs yeux ingénus,  
Des serpents verts glisser le long de ses bras nus.

À minuit, la plus belle étoile la couronne ;  
Parfois elle est cruelle et parfois elle est bonne.

Et Viviane est plus puissante que le sort ;  
Elle porte en ses mains le sommeil et la mort.

Plus que l'espoir et plus que le songe, elle est belle.  
Les plus grands enchanteurs sont des enfants près d'elle.

Près d'elle, la mémoire est un rêve aboli.  
Son magique baiser est plus froid que l'oubli.

Ses cheveux sont défaits et le soleil les dore.  
Chaque matin, elle est plus blonde que l'aurore.

Ondoyante, elle sait promettre et décevoir.  
Vers le couchant, elle est rousse comme le soir.

À l'heure vague où le regret se dissimule,  
Elle a les yeux lointains et gris du crépuscule.

Lorsque le fil ambré du croissant tremble et luit  
Sur les chênes, elle est brune comme la nuit.

Des rois ont partagé son palais et sa table,  
Mais nul n'a jamais vu sa face véritable.

Elle renaît, elle est plus belle chaque jour,  
Et ses illusions trompent le simple amour.

Elle erre, comme un vent d'avril, sous la ramée,  
Et vous reconnaissez en elle votre aimée.

Elle est celle qu'on ne rencontre qu'une fois.  
Écoutez... Nulle voix n'est pareille à sa voix.

Elle approche, et ses doigts effeuillent des corolles.  
Vous tremblez... Vous avez oublié les paroles...

Mais vous savez – le bois merveilleux l'a chanté –  
Qu'elle vous appartient depuis l'éternité.

Elle a changé de nom, de voix et de visage ;  
Malgré tout, vous l'avez reconnue au passage.

Elle réveille en vous tous les anciens désirs.  
À l'ombre de ses pas brillent des souvenirs.

Vous l'avez pressentie et vous l'avez rêvée  
Longuement, et surtout vous l'avez retrouvée.

Elle trame pour vous des jardins et des ciels,  
Et vous vous endormez en ses bras éternels.

# LA DOGARESSE<sup>1</sup>

UN ACTE EN VERS

## SCÈNE PREMIÈRE

*Le palais des Doges. – Fenêtres ouvertes sur la lagune.  
On entend de lointains accords de luths et de mandolines.*

GEMMA.



Venise ! j'ai l'âme ivre de sérénades :  
La musique a brûlé mes lèvres et mon front.  
Les barques où, parmi la pourpre des grenades,  
Rougit le rose frais des pastèques, s'en vont  
Sous la brise du soir ivre de sérénades<sup>2</sup>.

VIOLA.

Le crépuscule, las de regrets et d'espoir,  
Mire ses roux cheveux et ses yeux d'un bleu noir...  
Il m'apparaît ainsi qu'une femme fantasque,  
Une femme voilée et riant sous le masque,  
Que tente l'amoureuse aventure du soir.

1. Épouse du Doge, lequel dirigeait l'ancienne république de Venise.

2. Chansons que l'on interprétait sous les fenêtres d'une personne pour la séduire ou l'honorer.

GEMMA.

Mon cœur se ralentit, obscurément fantasque,  
Selon le glissement des gondoles... Le soir  
S'approche, souriant à demi sous un masque...

*Les luths s'interrompent brusquement.*

VIOLA.

Ah ! les luths se sont tus !

*Gemma, écoutant.*

Voici, dans le couloir,

Un bruit de soie et d'or...

*On entend un frisson de robe.*

GEMMA.

Voici la Dogaresse...  
L'ombre de son regard mystérieux m'opresse  
Comme l'eau morte aux pieds rayonnants de la mer.

*VIOLA, comme en songe.*

L'eau morte aux plis dormants...

*GEMMA, la rappelant à la réalité.*

Voici la Dogaresse...

VIOLA, *comme en songe.*

La contemplation des lagunes l'opresse.  
Je redoute la froideur pâle de sa chair  
Et de ses yeux...

*Elle recule comme saisie par un pressentiment.*

## SCÈNE II

*La Dogaresse entre. Elle va vers la fenêtre.  
Pendant tout l'acte, ses yeux restent fixés sur l'eau du canal.*

LA DOGARESSE.

J'ai trop contemplé les lagunes.  
J'ai trop aimé leurs eaux sans remous, leurs eaux brunes ;  
Elles m'attirent comme un désastreux appel...  
Je ne défaille plus sous le charme cruel  
Des accords et des chants... L'eau morte a pris mon âme.

GEMMA.

Les luths qui suppliaient, ainsi qu'un vaste appel,  
Les voix qui s'exaltaient, plus vives qu'une flamme,  
Ne font plus tressaillir le palais, telle une âme.

LA DOGARESSE.

J'ai fait taire les luths... Le silence des eaux  
A plus de volupté que les sons les plus beaux...  
Ah ! silence éternel où s'enlise mon âme !...

*VIOLA, dans un cri d'effroi.*

Oh ! ne contemplez pas les lagunes !

LA DOGARESSE, à *Viola*.

Dis-moi,  
N'as-tu point vu, sur l'eau sans clartés et sans voiles,  
Un mystère d'azur et d'étranges étoiles ?

Vers la nuit, n'as-tu point frissonné, comme moi,  
D'un immense désir dans un immense effroi ?

*GEMMA, s'approchant de la fenêtre.*

Le ciel bariolé détruit ses mosaïques,  
Il s'effrite, il s'effondre...

LA DOGARESSE.

Ô grave Viola,  
N'as-tu point frissonné, quand le soir révéla  
Les verts hallucinants et les bleus magnétiques  
De l'eau morte, les bleus d'abîmes, et les verts  
S'insinuant en nous comme un songe pervers ?...  
Ah ! l'eau morte !...

VIOLA.

Mais la stupeur de l'automne ivre !  
Le couchant qui s'affirme en des clameurs de cuivre  
Et qui s'éteint, plus doux qu'un musical soupir !  
Les murs où, comme un sphinx, le soir vient s'accroupir...  
Les vignes de la nuit, fiévreuses et funèbres,  
Où sourd confusément le vin noir des ténèbres !

GEMMA.

On croit voir refluer votre ondoyant manteau  
Sur un rythme pareil au roulis d'un bateau.

LA DOGARESSE, *comme hallucinée.*

L'onde nocturne m'a dévoilé ce mystère :

Une mort amoureuse et pourtant solitaire,  
Un silence oublieux où dorment les sanglots,  
Un sommeil violet dans la pourpre des flots...

GEMMA.

Détournez vos regards fébriles !...

LA DOGARESSE.

L'eau m'appelle...

L'eau m'attire...

GEMMA, *suppliante*.

Madone...

VIOLA.

Oh ! vous êtes plus belle  
Qu'au matin nuptial et bleu de Séraphim<sup>1</sup>  
Où riaient, à travers l'encens de la nef grise,  
La harpe d'Azraël<sup>2</sup> et le luth d'Éloïm<sup>3</sup>,  
Où les cloches jetaient leurs lys d'or sur Venise !

*La Dogaresse sort lentement.*

GEMMA.

La lumière qui meurt à l'Occident se brise,

1. Dans la Bible, Séraphin est un ange décrit par Isaïe avec trois paires d'ailes. Pauline Tarn écrit son nom en utilisant l'orthographe anglaise.

2. Nom donné à l'ange de la mort dans la religion musulmane.

3. Nom donné à Dieu dans certains passages de la Bible.

Et le soir s'engourdit en son verger d'azur.

VIOLA.

Au fond de ma tristesse il sommeille une joie.

UNE VOIX DE FEMME, *du dehors*.

Elle se noie !

VOIX DE LA FOULE.

Elle se noie !

VIOLA, *dans un grand cri*.

Elle se noie !

Mon âme se débat, comme en un rêve obscur...

GEMMA.

Comme elle, qui s'en va vers la mer, j'agonise...  
L'eau replie en rampant ses mille anneaux d'azur  
Sur celle que j'aimais...

VIOLA.

Les lagunes l'ont prise.

QUATRE POÈMES  
INSPIRÉS DU GREC

# QUATRE POÈMES INSPIRÉS DU GREC

## I

Reste ici, homicide (lance) de bois de cornouiller,  
et ne répands plus le triste meurtre des ennemis  
autour de ton ongle d'airain : mais, fixée dans la haute  
demeure en marbre de l'Athéna<sup>1</sup>, dis la bravoure du  
Crétois Échécratidas<sup>2</sup>.

ANYTA DE TÉGÉE<sup>3</sup>.

**Q**UITTANT l'air troublé que laboure  
Le glaive aux éclairs froids,  
Redis au peuple la bravoure  
Du valeureux Crétois.

1. Déesse grecque de la guerre et de la raison.

2. Sophiste grec du IV<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ. Selon l'historien romain Élien, il fut emprisonné dans la citadelle de Sardes en Asie Mineure et le général Phocion demanda à l'empereur Alexandre sa libération.

3. Poétesse grecque de l'Antiquité dont Pauline Tarn traduit des extraits dans *Les Kitharèdes* en 1904 sous le pseudonyme de Renée Vivien.

Repose en paix, ô rouge lance !  
 Évoque, dans la somnolence  
 De ces murs au grave silence,  
 Les combats d'autrefois.

Dans l'ombre que l'encens parfume,  
 Près de l'autel serein,  
 Tu regrettes le sang qui fume,  
 Et le choc souverain ;  
 Sur la plaine où le jour s'efface,  
 Mélancoliquement tenace,  
 Tu ne dresses plus la menace  
 De ton ongle d'airain.

Ici, le soir fumeux attristé  
 De son rire fané  
 Le sanctuaire d'améthyste<sup>3</sup>  
 Et de jaspé<sup>4</sup> veiné.  
 Repose dans la ténèbre ample  
 Et pacifique de ce temple,  
 Où la vierge aux bras blancs contemple  
 L'image d'Athéné<sup>5</sup>.

3. Pierre précieuse d'un violet foncé, variété de quartz.

5. Pierre opaque et très dure, de couleur vive et souvent bariolée dont on fait des bijoux.

5. Autre nom donné à Athéna correspondant à la prononciation en grec ancien.



À Pan<sup>1</sup> aux cheveux hérissés et aux nymphes<sup>2</sup>  
 protectrices des bergeries, Theudotos, qui fait paître  
 des brebis, offrit ce présent sous son lieu d'observation.  
 C'est parce que, un jour qu'il était grandement fatigué  
 par l'été desséchant, elles le reposèrent, lui ayant  
 présenté dans leurs mains une eau douce comme le  
 miel.

ANYTA DE TÉGÉE.

**D'**INVISIBLES pipeaux charment ma solitude.

Le soir voit défleurir le mélilot<sup>3</sup> des prés.

Ô nymphes aux yeux verts, et toi, Pan au poil rude,  
 Je vous offre ces fruits que l'automne a dorés.

Lorsque j'ai convoité la fraîcheur des fontaines,  
 Étendu sur la roche et las des longs chemins,  
 Vous m'avez apporté l'eau des sources lointaines,  
 Ô nymphes ! dans le creux frissonnant de vos mains.

Je n'ai plus redouté l'aridité des sables,  
 Bouclier d'or où se double l'airain du ciel,

1. Dieu grec des bergers et des troupeaux.

2. Dans la mythologie antique, les nymphes sont des divinités féminines mineures ; elles ne sont pas immortelles, mais leur durée de vie est extrêmement longue. Elles sont en général associées aux notions de fécondité et de croissance.

3. Plante fourragère annuelle ou bisannuelle dont les fleurs sont très odorantes.

Car j'ai bu longuement, dans vos mains pitoyables,  
L'eau claire qui me fut plus douce que le miel.



Moi, Hermès<sup>1</sup>, j'étais debout près du jardin ouvert  
aux vents, au croisement de trois chemins, près de la  
mer blanchissante, offrant aux hommes fatigués une  
halte dans leur route : et une source pure leur verse  
une eau fraîche.

ANYTA DE TÉGÉE.

ICI, dans le verger où se croisent les vents,  
Près du sable blanchi par le sel et l'écume,  
J'accorde le repos, loin des étés fervents,  
Sur l'herbe aux frissons doux que le cerfeuil parfume.

Nul vent ne fait trembler les beaux pommiers fleuris,  
La charmante langueur du mélilot s'exhale,  
Et, baignant l'aloès<sup>2</sup> et le vert tamaris<sup>3</sup>,  
La fontaine jaillit, riante et virginale.

Moi, l'Hermès dont les yeux suivent les flots d'étain,  
Sur mon socle de pierre aux bords moussus, j'écoute  
Le chant de l'eau, plus clair que le pipeau lointain,  
Et les pâtres lassés font halte dans leur route.

1. Dieu grec, fils de Zeus et de Maia. Il a de nombreuses attributions : guide des voyageurs, dieu du vol, du mensonge, des orateurs, des commerçants, des bergers et de la santé.

2. Plante grasse des régions chaudes aux feuilles charnues.

3. Arbrisseau originaire d'Orient à petites fleurs roses et dont les feuilles sont en écailles.

## IV

Ce lieu est à Kupris<sup>1</sup>, puisqu'il lui fut toujours cher  
de voir du continent la mer brillante, afin qu'elle puisse  
accorder une navigation heureuse aux matelots ; et,  
tout autour, la mer tremble, voyant la radieuse statue.

ANYTA DE TÉGÉE.

**S**UR les rocs ont erré les pieds nus de Kupris.  
Elle aime à contempler, du haut de la falaise,  
Les ondes déployant leurs violets d'iris  
Dont l'immortel ennui s'exaspère et s'apaise.  
Sur les flots ont erré les pieds nus de Kupris.

La vague a reconnu la voix de la Déesse  
Qui jaillit autrefois du délicat embrun,  
Blonde sous le jour blond que la tiédeur oppresse,  
Et respirant l'iode ainsi qu'un frais parfum.  
La vague a reconnu la voix de la Déesse.

Son image a dompté le courroux de la mer.  
Elle accorde la paix et le soleil aux voiles,  
Et, souriant aux nefes de son visage clair,  
Elle fait resplendir les nuits belles d'étoiles.  
Son image a dompté le courroux de la mer.

1. Autre nom d'Aphrodite, déesse grecque de l'amour, telle qu'elle est vénérée à Chypre dans l'Antiquité.

# MES VICTOIRES

|

**T**EL un arc triomphal, plein d'ocres et d'azurs,  
Les horizons du soir s'ouvrent larges et purs.

Quand passerai-je, avec mes Victoires dans l'âme,  
Sous l'arc édifié pour celui qu'on acclame ?

L'arc mémorable et vaste enferme le couchant  
En sa courbe pareille au rythme fier d'un chant.

Quand passerai-je, ayant sur moi comme un bruit d'ailes  
Que font, dans l'air sacré, mes Victoires fidèles ?

Certes, l'heure n'est point aux poètes, et moi  
Je n'ai que ma jeunesse et ma force et ma foi.

L'arc triomphal est là, clair parmi les nuits noires.  
Quand passerai-je sous l'aile de mes Victoires ?

## II

**J**E le sais, – aujourd’hui cela fait moins de mal, –  
Je ne passerai point sous un arc triomphal.

Et je n’entendrai point la voix ivre des femmes  
Qui sanglotent : « Voici l’offrande de nos âmes... »

Je passerai, sans fleurs, sans lauriers, sans espoir.  
Nulle ne m’attendra dans la pourpre du soir.

Résignée, et songeant aux défaites passées,  
J’aurai sur moi le bruit de leurs ailes lassées...

Comme un arc triomphal plein d’ocres et d’azurs,  
Les horizons du soir s’ouvrent larges et purs...

## AURORE SUR LA MER

**J**E te méprise enfin, souffrance passagère !  
J’ai relevé mon front. J’ai fini de pleurer.  
Mon âme est affranchie, et ton ombre légère,  
Dans les nuits sans repos, ne vient plus l’effleurer.

Aujourd’hui je souris à l’aube qui nous blesse.  
Ô vent des vastes mers, qui, sans parfum de fleurs,  
D’une âcre odeur de sel ranimes ma faiblesse,  
Ô vent du large ! emporte jamais les douleurs !

Emporte les douleurs au loin, d’un grand coup d’aile,  
Afin que le bonheur éclate, triomphal,  
Dans nos cœurs où l’orgueil divin se renouvelle,  
Tournés vers le soleil, les chants et l’idéal !

# LA VÉNUMS DES AVEUGLES

**L**E feuillage s'écarte en des plis de rideaux  
Devant la Vénus<sup>1</sup> des Aveugles, noire  
Sous la royauté de ses lourds bandeaux.  
Son temple a des murs d'ébène et d'ivoire  
D'où monte l'odeur mortelle des nuits,  
– Le reflet des sons, la couleur des bruits  
Forment un arc-en-ciel blanc sur une mer noire.

Le mystère a masqué son visage inconnu.  
Les yeux du silence et les yeux du rêve  
Ont seuls contemplé son front sombre et nu,  
Tel un ténébreux soleil qui se lève,  
Elle a méprisé l'aurore et ses fards  
Et le soir couché sur les nénuphars :  
Car son orgueil ne veut que la ferveur du rêve.

Les Aveugles se sont traînés à ses genoux,  
Et parfois, levant leur paupière rouge,  
Semblent adorer un dieu sans courroux...  
Et nul ne gémit et nulle ne bouge,

1. Nom romain d'Aphrodite.

Mais, dans une extase où meurt le désir,  
Où la main se tend et n'ose saisir,  
Une larme a coulé de leur paupière rouge.

## NAPLES

**L**E temple abandonné de la Vénus latine  
Se recule et s'estompe à travers les embruns,  
Et le déroulement rituel des parfums  
Ne tourbillonne plus vers l'Image Divine.

Les roses, sur le marbre enfiévré par leur sang,  
N'ont plus leur rouge ardeur de rire et de rapine :  
Le souffle violent de la Vénus latine  
Ne traversera plus les soirs, en frémissant.

Par les fentes d'azur de ces murs en ruine,  
Je contemple les prés, le soleil et la mer.  
Les algues ont rempli de leur iode amer  
Le temple abandonné de la Vénus latine.

Les patientes mains du soir ont lamé d'or  
Les bleus italiens de la chaude colline,  
Où, délaissant l'autel de la Vénus latine,  
Les mouettes ont pris leur lumineux essor.

De ses yeux éternels, la Déesse illumine,  
Comme autrefois, la terre et l'infini des flots.  
La mer salue encor de chants et de sanglots  
Le temple abandonné de la Vénus latine.

# LES COULEURS DE LA NUIT

**C**ONTEMPLER les couleurs des ténèbres... Tes yeux  
Sauront, mieux que les miens, interpréter les cieux.

J'ai vu le violet des nuits graves et douces,  
Le vert des nuits de paix, la flamme des nuits rousses.

J'ai vu s'épanouir, rose comme une fleur,  
La lune qui sourit aux rêves sans douleur.

J'ai vu s'hypnotiser, à des milliers de lieues,  
La méditation subtile des nuits bleues.

En écoutant pleurer les hiboux à l'essor  
Mystérieux, j'ai vu ruisseler les nuits d'or.

# LES YEUX GRIS

**L**E charme de tes yeux sans couleur ni lumière  
Me prend étrangement : il se fait triste et tard,  
Et, perdu sous le pli de ta pâle paupière,  
Dans l'ombre de tes cils sommeille ton regard.

J'interroge longtemps tes stagnantes prunelles.  
Elles ont le néant du soir et de l'hiver  
Et des tombeaux : j'y vois les limbes<sup>1</sup> éternelles,  
L'infini lamentable et terne de la mer.

Rien ne survit en toi, pas même un rêve tendre.  
Tout s'éteint dans tes yeux sans âme et sans reflet,  
Comme dans un foyer de silence et de cendre...  
Et l'heure est monotone ainsi qu'un chapelet.

Parmi l'accablement du morne paysage,  
Un froid mépris me prend des vivants et des forts...  
J'ai trouvé dans tes yeux la paix sinistre et sage  
Et la mort qu'on respire à rêver près des morts.

1. Dans la religion catholique, séjour des âmes avant la rédemption.

# LES ÉBAUCHES

**L**E charme douloureux des ébauches m'attire,  
Tel un gardénia<sup>1</sup> qu'une haleine meurtrit.  
Car la beauté jadis entrevue y sourit,  
Harmonieusement, de son demi-sourire.

Les visages fuyants et les frêles contours  
S'estompent sur la toile irréaliste du rêve,  
Ne laissant au regard qu'une vision brève  
Dont la divinité se dérobe toujours...

Car l'ébauche est la sœur fragile des ruines  
Qui mêlent leur hantise et leur pâleur au soir,  
Évoquant la lumière ancienne d'un pouvoir  
Sombri dans le palais que voilent les bruines.

Et l'on sent défaillir le vouloir entravé  
Sous la ténuité morbide de l'esquisse...  
Sa grâce fugitive, où le regret se glisse,  
A l'infini du vague et de l'inachevé...

1. Arbuste exotique à fleurs blanches.

# ÉPITAPHE

**D**OUCEMENT tu passas du sommeil à la mort,  
De la nuit à la tombe et du rêve au silence,  
Comme s'évanouit le sanglot d'un accord  
Dans l'air d'un soir d'été qui meurt de somnolence.  
Au fond du Crépuscule où s'obscurcissent les couleurs,  
Où le monde pâlit sous les cendres du rêve,  
Tu sembles écouter le reflux de la sève  
Et l'avril musical qui fait chanter les fleurs.  
Le velours de la terre aux caresses muettes  
T'enserme, et sur ton front pleurent les violettes.

# SUR LA PLACE PUBLIQUE

**L**ES nuages flottants déroulaient leur écharpe,  
Dans le ciel pur, de la couleur des fleurs de lin.  
J'étais fervente et jeune et j'avais une harpe...  
Le monde se parait, suave et féminin...

Gris d'écorce, verts d'eau, violets d'amarante  
Réjouissais mes yeux large ouverts... J'entendais  
Rire en moi, comme au fond d'un passé, l'âme errante  
Et le cœur musical des pâtres irlandais.

Un matin, j'ai suivi des hommes et des femmes  
Qui marchaient vers la ville aux toits bleus... J'ai quitté  
Pour les suivre les bois pleins d'ombres et de flammes  
Et j'ai porté ma harpe à travers la cité.

Puis, j'ai chanté debout sur la place publique  
D'où montait une odeur de poisson desséché,  
Et, dans l'enivrement de ma propre musique,  
Je ne percevais point la rumeur du marché.

Car je me souvenais que les arbres très sages  
M'avaient parlé, parmi le silence des bois...

À mon entour sifflaient les âpres marchandages  
Mêlés aux quolibets des compères sournois.

Dans la foule criant son aigre convoitise,  
Une femme me vit et me tendit la main,  
Et je crus un moment qu'elle m'avait comprise,  
Mais la femme aux bras nus poursuivit son chemin.

Je chantais franchement, – ainsi chantent les pâtres. –  
Autour de moi, le bruit de la ville cessait,  
Et, comme le couchant jetait ses lueurs d'âtres,  
Je vis que j'étais seule et que le jour baissait...

Je me mis à chanter sans témoins, pour la joie  
De chanter, comme on fait lorsque l'amour vous fuit,  
Lorsque l'espoir vous raille et que l'oubli vous broie...  
La harpe se brisa sous mes mains, dans la nuit...

## SOMMEIL

Ô Sommeil, ô Mort tiède, ô musique muette !  
Ton visage s'incline éternellement las,  
Et le songe fleurit l'ombre de tes pas,  
Ainsi qu'une nocturne et sombre violette.

Les parfums affaiblis et les astres décrus  
Revivent dans tes mains aux pâles transparences,  
Évocateur d'espoirs et vainqueur de souffrances  
Qui nous rends la beauté des êtres disparus.

# QU'UNE VAGUE L'EMPORTE...

**L**A marée, en dormant, prolonge un souffle égal,  
L'âme des conques flotte et bruit sur les rives...  
Tout m'est hostile, et ma jeunesse me fait mal.  
Je suis lasse d'aimer les formes fugitives.  
Debout, je prends mon cœur où l'amour fut hier  
Si puissant, et voici : je le jette à la mer.

Qu'une vague légère et dansante l'emporte,  
Que la mer l'associe à son profond travail  
Et l'entraîne à son gré, comme une chose morte,  
Qu'un remous le suspende aux branches de corail,  
Que le vouloir des vents contraires le soulève  
Et qu'il roule, parmi les galets, sur la grève.

Qu'il hésite et qu'il flotte, un soir, emprisonné  
Par la longue chevelure des algues blondes,  
Que le songe de l'eau calme lui soit donné  
Dans le fallacieux crépuscule des ondes..  
Et que mon cœur, soumis enfin, tranquille et doux,  
Obéisse au vouloir du vent et des remous.

Je le jette à la mer, comme l'anneau des Doges,  
 L'anneau d'or que les flots oublieux ont terni,  
 Et qui tomba, parmi les chants et les éloges,  
 Dans le bleu transparent, dans le vert infini...  
 L'heure est vaste, les morts charmantes sont en elle,  
 Et je donne mon cœur à la mer éternelle.

## TABLE

Préface de Victor Flori .....	7
À mon ombre .....	13
Let the Dead bury their Dead .....	15
La Conque .....	17
Lassitude.....	19
Devant la Mort .....	21
Water Lilies .....	23
Toi, notre Père Odin .....	25
Ton Âme .....	29
Les Cygnes sauvages .....	31
Les Emmurées .....	35
La Mort d'une Bacchante .....	37
Le Bloc de Marbre .....	39
Vers les Sirènes .....	41
Viviane .....	43
La Dogaresse .....	47
Quatre Poèmes inspirés du Grec .....	55
Mes Victoires .....	65
Aurore sur la Mer .....	67
La Vénus des Aveugles .....	69
Naples .....	71
Les Couleurs de la Nuit .....	73
Les Yeux gris .....	75
Les Ébauches .....	77

Épitaphe .....	79
Sur la Place publique .....	81
Sommeil .....	83
Qu'une Vague l'emporte .....	85

Imprimé par le Livre unique  
41 rue Camille Pelletan  
78800 Houilles  
*Dépôt légal : octobre 2010*

